
Souvenirs de St-Thomas.

Jean-Guy Gagné, fils de Jean-Baptiste Gagné et Alice Fortin

En juillet 1988, à la polyvalente de Matane, se réunissait un groupe d'anciens paroissiens de St-Thomas de Cherbourg. Cette grande réunion était la première depuis la fermeture de la paroisse en 1971.

Je connaissais très peu de personnes présentes pour la simple raison que durant toute l'existence de celle-ci, notre famille y est demeurée que de 1941 à l'automne 1950.

Durant la soirée, un narrateur vint devant l'auditoire, remémorer les principaux faits et gestes des gens qui ont vécu à cette époque et naturellement en nommant les noms des personnes qui ont joué un rôle principal.

Quelques-uns ont été oubliés, soit par manque de recherches adéquates, ou par méconnaissance des faits tout simplement.

Assise en avant de moi, il y avait ma tante Marie-Ange Gagné, épouse de Victor Fortin, qui a possédé le premier magasin général dans le centre du village. Il était situé du même côté de la route que la salle paroissiale. Je crois que le déménagement du magasin de l'autre bord de la route était une condition avant de construire la salle. C'était dans le but d'avoir toutes les organisations sportives et de loisirs groupées dans un ensemble.

Avant ce magasin, il y en a eu quelques autres mais genre dépanneur, je pense à celui de M.Jos Proulx.

Un autre fait justifie l'écriture de mes souvenirs. Sur une grande carte représentant les lots du rang VI et VII Dalibaire, chacun ayant habité ces lots devait inscrire son nom sur le lot correspondant. J'ai placé le mien sur le lot no 2, soit celui que M.Sylva Dugas a occupé après nous jusqu'à la fin. C'était une surprise générale parmi ceux autour de la table. Quelqu'un a mentionné que jamais une famille de GAGNÉ avait habité là. Ça, c'était vraiment le comble car même avant nous (1941) il y a eu un autre occupant. Je crois qu'il s'appelait Adalbert Bérubé. Les 28 acres défrichées l'ont été par nous.

Après ces retrouvailles (1988), je croyais et espérais que quelqu'un de plus instruit que moi écrirait un livre (où ouvrage) sur les années antérieures à 1950 de St-Thomas de Cherbourg. J'ai attendu en vain. Aujourd'hui, je prends le taureau par les cornes afin qu'une très petite partie de notre histoire ne nous échappe pas.

M.Réjean Lacoursière, historien québécois, disait dans un programme télévisé "Ne laissons pas aux élites le soin d'écrire l'histoire, les vrais témoins d'une époque ne sont-ils pas ceux qui l'ont vécue ?". Personnellement, je ressens un immense plaisir lorsque je lis "des bouts de vie" trouvés dans des livres d'anniversaires de villes ou villages de notre province.

Mon projet initial était d'écrire des faits précis et datés provenant de papiers officiels ainsi que des photos et des souvenirs relatés par les familles concernées. J'ai dû y renoncer à cause du manque de temps et du désintéressement de certaines personnes. Peut-être qu'un jour je compléterai ce travail. Entre-temps,

j'ai décidé d'écrire "Souvenirs de St-Thomas". J'espère que ceux qui liront ces pages auront un moment de nostalgie mais aussi de détente.

Je demande que mes fautes d'orthographe, de grammaire et surtout de composition, me soient pardonnées. Avec une scolarité d'une huitième et neuvième non terminées (1945-46) on ne devient pas une élite en écriture du jour au lendemain. J'écris comme ça, parce que je suis "ça".

L'arrivée.

Lorsque notre père annonça que nous déménagerions très loin dans un village neuf, nous demeurions alors à St-Luc, les questions furent nombreuses. Le voyage va se faire quand ? Comment ? Va-t-on passer sur l'eau ?

Ma mère était opposée à tout changement. Cependant, vu que mon oncle, Xavier Gagné, déménagerait son moulin à scies à St-Thomas et que mon père était scieur à la grande scie, il fallait bien suivre le travail. Plus tard, elle sera contre l'idée de déménager en Abitibi et sur une terre dans les cantons de l'est. Et pourtant, ce sera elle qui vendra le lot, sans autorisation de mon père pendant que nous serons dans des chantiers en Ontario.

Je ne me souviens pas du voyage entre St-Luc et St-Thomas mais je me souviens de notre arrivée à destination. Nous, les enfants étions avec le ménage en arrière du camion d'André Gosselin qui n'avait que les côtés et le panneau arrière et non une boîte fermée comme les déménageurs possèdent aujourd'hui.

Un tracteur (bulldozer) venait tout juste de faire le chemin. Il n'était rendu qu'à quelques lots plus loin. Pour transporter le tout dans la maison, il a fallu passer pardessus les arrachis et éviter les souches.

Mon père et mon frère Lionel qui avait abandonné son année scolaire plus tôt, venaient de construire une petite maison selon les règles du ministère de l'agriculture. La nôtre avait quatre pieds de plus et ce fût tout un tracassé de la faire accepter pour obtenir une prime. A notre arrivée, le toit était terminé mais le reste du bardeau sur les murs n'était pas fait, ni la finition intérieure.

Avant, les deux hommes se logeaient dans un camp en bois rond qui plus tard servira d'étable. Il sera surmonté d'un deuxième étage et servira de première grange. La charpente a été faite en petit bois rond de quatre à six pouces de diamètre et équarri selon le besoin. Les murs faits de planches non embouvetées, laissaient passer un peu de neige l'hiver. La même sorte de planches a été utilisée pour le toit mais recouverte d'un papier goudronné retenu par des lattes provenant du moulin.

Eau

Durant la première année, on prenait l'eau pour boire et faire à manger, dans un ruisseau très éloigné, environ 800 pieds. On utilisait deux "houcs". Ce nom n'apparaît pas dans le dictionnaire que je possède. Son origine est probablement acadienne. A cette époque, il était couramment utilisé dans les chantiers forestiers du Québec. C'était une pièce de bois d'environ quatre pieds de long et taillée de façon à être placée sur les épaules et retenir un seau d'eau suspendu à chaque bout. Durant l'hiver, on se servait de raquettes fabriquées par mon père. Au ruisseau, un abri avait été construit mais vu la grande quantité de neige tombée cet hiver-là, l'on descendait dans un trou que l'on recouvrait chaque fois avec des branches de sapin. Pour les journées de lavage, ce transport d'eau se faisait le soir avec l'aide d'un fanal. Nous avions un baril (tonneau) en bois et il fallait le remplir.

L'année suivante, nous avons drillé une prise d'eau directement dans la maison. Avec une pointe à diamant et des bouts de tuyau qui se vissaient un à la suite de l'autre, mon père a fabriqué un genre de chevalet surmonté d'un madrier pour soulever ce lourd tuyau. Quelqu'un le redescendait avec vigueur tout en le tournant dans une position différente. Je crois que nous avons creusé une trentaine de pieds seulement car cette première pompe à eau n'utilisait pas de tige. (Rod) Une telle tige était utilisée pour de grandes profondeurs. Elle avait à son bout un piston (rondelle de cuir épais) qui travaillait de pair avec celui dans le cylindre de la pompe. Un petit clapet s'ouvrait en descendant et fermait en remontant. Il arrivait que ces rondelles de cuir sèchent en l'absence d'eau. Mon père en fabriquait avec un cuir très épais qui servait à faire ou réparer des semelles de chaussures et acheté chez Nestor Lévesque, le cordonnier.

Plus tard, lorsque notre deuxième maison a été construite, une autre prise d'eau a été drillée par Jos St-Laurent qui possédait une drill avec moteur. A l'exception de la première année, nous avons toujours eu l'eau dans la maison à l'aide d'une pompe à eau manuelle. Les lavages se faisaient une fois par semaine. En ce qui concerne l'eau pour ce travail, on plaçait une bouilloire sur le poêle, tout en utilisant celle intégrée à presque tous les poêles à bois de l'époque. Une petite cuve en tôle galvanisée, servait pour javelliser le linge blanc.



Drill à Jos St-Laurent

Pour les bains que l'on prenait hebdomadairement, on utilisait une grande cuve et au moins deux enfants se lavaient avec la même eau. Durant l'été, ces bains se prenaient dans notre grand portique car durant cette saison, on utilisait l'autre porte. L'hiver, c'était dans le salon. Ces endroits constituaient les deux seules places à l'exception de la chambre des parents qui avait une porte que l'on pouvait fermer pour avoir un peu d'intimité. Je dois spécifier que dans la dernière maison, durant l'été, la cuisine était dans le salon qui avait la grandeur d'une chambre. Lorsque je parle de salon ici, c'est pour spécifier un endroit et non son ameublement car nous n'avons jamais eu

de divan, de chaise rembourrée et autres meubles que l'on voit dans nos salons d'aujourd'hui. L'hiver, on transportait les chaises, la table et un grand banc dans l'aire principal de la maison. C'était une question de chaleur.

Le lavage

Celui-ci se faisait aussi une fois par semaine, généralement le lundi. Quelquefois, le repassage complétait la journée mais la plupart du temps, il se faisait le lendemain, surtout durant l'hiver. Dans notre dernière maison, il y avait un très grand portique d'une vingtaine de pieds par six, où l'on installait des cordes à linge. Généralement, le linge gelait. Alors, on l'entraînait comme ça sur d'autres cordes dans le passage en haut et dans le sous-sol où nous avons une fournaise construite avec un baril vide de 45 gallons d'essence. C'était toujours chaud. Une cheminée érigée en briques rouges, débutait sur un socle de ciment d'environ 3 pieds.

Nous changions de sous-vêtements lors du bain hebdomadaire, le samedi après-midi. C'est difficile d'imaginer ça pour la génération présente qui peut se laver et se changer à chaque jour.

Au début, nous n'avions qu'une cuve, ensuite, notre première laveuse à linge était faite sur le même principe qu'un seau de bois, c'est-à-dire des planches en bois franc, embouvetées et disposées en rond. Le tout encerclé par deux bandes de métal, comme un tonneau. À l'intérieur il y avait une catin pour brasser le linge, faite d'une roue en métal sur laquelle étaient fixés quatre doigts en bois. Le tout s'actionnait par un système d'engrenages (gears) commandé par un bras à l'extérieur. Le va et vient de ce bras faisait tourner la catin. Plus tard, cette laveuse a été remplacée par une en métal, de conception différente et achetée de seconde main chez M. Jos Proulx du village. Cette laveuse berçait le linge au lieu de le tourner. Étant faite en demi-cercle, la cuve elle-même changeait de position par un bras fixé à celle-ci. Le linge frappait dans un bout et revenait frapper l'autre bout dans le geste contraire. Les garçons avaient toujours le contrat pour faire fonctionner la laveuse et l'essoreuse (le tordeur). Ces laveuses se vidaient par un robinet installé à leur base.

Pour le repassage, nous avions deux fers à repasser avec une poignée interchangeable. Ces fers relativement pesants prenaient leur chaleur sur le poêle. Pendant que l'un refroidissait par l'usage, l'autre réchauffait.

La neige

Il me semble qu'il y avait plus de neige qu'aujourd'hui. Un effet trompeur vient du fait que les chemins n'étaient pas ouverts durant l'hiver. Après chaque chute de neige, le chemin devenait aussi dur et beau qu'avant. Je n'ai pas connu ces histoires de grattes ou rouleaux servant à entretenir les chemins

enneigés. La pelle a toujours été le meilleur outil pour briser les cahots qui se formaient surtout lors de la fonte des neiges.

Durant l'hiver 1943-44, il y a eu beaucoup de neige. La route de notre rang a été ouverte après une tempête, par quatre chevaux qui se suivaient à la queue leu leu. Ensuite venait un autre cheval attelé à un devant de sleigh. Une sleigh, pour le transport de billots comprenait deux parties. Selon le dictionnaire, le mot sleigh se traduit par "traîneau" mais il n'y a pas de véritable traduction de ce mot en français sans en briser l'image.

En 1942, la famille de m.Philippe Fortin (lot 1, rang VII dalibaire) près du cimetière et occupé plus tard par m.Edouard Larabée) a vu son camp entièrement enterré. Seul, un bout de tuyau était visible. Tôt, le matin, mon père est allé pelleter un trou pour entrer dans le camp. Personne dans la famille ne s'en était rendu compte.

Et puis il y a eu la fois où nous avons pris un très long temps à revenir de l'école en passant par le chemin de tracteur. C'était un ancien chemin utilisé par un contracteur forestier qui avait bûché dans cette région. Pour nous, il servait de raccourci entre chez-nous et le village. Cette fois-là, après la classe, plusieurs d'entre nous, avons pris ce chemin malgré une chute de neige très abondante mais très légère. Nos parents étaient inquiets. Cela nous a pris plus d'une heure au lieu d'une quinzaine de minutes. Nous avons de la neige jusqu'à la ceinture et chacun notre tour, on se remplaçait à la tête du groupe. En arrivant à la maison, nous avons été disputé. Pourtant, la grande fatigue physique accumulée par chacun de nous était suffisante pour nous servir de leçon.

Au printemps, à la fonte de la neige, il nous arrivait souvent de passer par ce boisé. Principalement lorsqu'il y avait une croûte sur la neige, assez forte pour nous porter. Ça, c'était plaisant. J'attendais un ami, René Henley, qui était dans ma classe et qui demeurait quelques lots plus loin. On faisait le reste du chemin ensemble.

La neige formait beaucoup de bancs autour de la maison et des autres bâtiments. On aimait ça jouer dessus en se culbutant. Le samedi, nous allions souvent glisser dans la côte près du lac à Larabée. (Ce n'est pas son vrai nom, on le nommait comme ça à cause de son propriétaire m.Edouard Larabée) Parfois, on se rendait jusqu'à la côte à Rouleau au début du rang IX Dalibaire. On appelait ce rang le grand IX pour le distinguer du petit IX qui faisait partie du canton Cherbourg.

Dans notre rang, on se rendait quelquefois à la grande côte entre m.Welly (William) Fortin sur le dessus et m.Léopold Fortin, en bas. Ça, C'était du sport. Avec nos skis de fabrication artisanale, il n'était pas question de faire du slalom, une méthode inconnue pour nous. Alors, la descente se faisait toujours directement et le plus accélérée que possible. Les yeux, sans lunette pour les protéger, se remplissaient vite d'eau en demeurant fixés sur le reste de la descente.

Plus près de la maison, on se rendait dans le champ en arrière de m.Jean-Baptiste Fournier. C'était une pente moyenne et pleine de souches dont la plupart, d'une longueur de plus de trois pieds, indiquaient bien la saison de la coupe. Au printemps, sur la croûte, avec des traîneaux à lisses d'acier, on utilisait la même pente mais du côté de m.J-Baptiste Henley. Celle-ci était essouchée, nous n'avions pas la peine de conduire. On se laissait descendre tout simplement.

Aujourd'hui, lorsque je revois ces endroits, j'ai peine à croire que mes souvenirs

sont réels tellement les même pentes sont maintenant presque inexistantes. Le dénivellement d'un terrain peut-il se réalisé aussi vite où bien mes yeux d'enfant voyaient-ils exagérément ?

Était-ce la même illusion que lorsque j'ai commencé à aider mon père pour le labourage, l'hersage et le défrichage en général. Les champs paraissaient longs à n'en plus finir et pourtant, un lot n'avait que quatre arpents de large. (Arpent=208 pieds carrés)

Avant 1945, je ne me souviens pas s'il y avait une patinoire. Ma première paire de patins, c'est Edgar Gagné, mon beau-frère (Marcelle) qui me l'a donnée lorsque je suis allé à l'école d'agriculture de Rimouski en 1946. C'était des patins de course qui n'avaient aucune rigidité pour les chevilles et dont la peinture beaucoup plus grande que la mienne, exigeait le port de deux paires d'épais bas de laine. Je les aimais quand même, ce n'était pas tous les jeunes qui en possédaient. Après 1946, je n'ai pas passé un seul hiver complet à St-Thomas.

La chasse

A 12 ans, mon père m'acheta une carabine de calibre 22 de mon oncle Xavier. Elle avait beaucoup servi dans les fêtes champêtres pour tirer sur des coqs placés à une certaine distance, derrière une plaque de métal. Celui qui pouvait atteindre la tête de l'animal, le gagnait. L'usure de son canon, affectait un peu sa précision.

Mais bien avant ça, je tendais des collets pour prendre du lièvre durant le temps permis. Tous mes amis le faisaient aussi. On en plaçait même dans le boisé entre chez-nous et l'école.

En octobre 1945, je suis allé à la chasse à l'original avec mon père. Il avait une ancienne carabine Winchester de calibre 45-70 dont les munitions se vendaient par le gouvernement américain seulement. C'était une carabine qui avait servi dans l'armée américaine entre 1886 et 1900. Il fallait une épaule solide pour tirer avec une telle antiquité. Nous avons tué deux originaux près du lac à Bidou, (Philius Lévesque). Ils étaient couchés sur une légère couche de neige à une très grande distance. Le premier fût abattu du premier coup. Le second se leva et se déplaça rapidement. Il a reçu une balle dans la mâchoire, une dans une fesse et une troisième en plein corps. Mortellement blessé, il se sauva quand même et pendant que nous travaillions le premier, il est venu s'écraser sous un sapin près de nous. Mon oncle, Xavier Gagné, accompagné de Bidou arriva à ce moment précis. Nous lui avons donné ce deuxième original qu'eux-mêmes cherchaient en vain depuis quelques heures. Nos coups de feu les avaient dirigé de notre côté. La veille, Bidou les avait vus mais n'avait pas oser tirer parce qu'il n'avait qu'un fusil calibre 20 avec quelques cartouches a plomb pour les perdrix.

Un an plus tard, je suis retourné dans les mêmes endroits, sans mon père. J'étais habitué à ce gros calibre. Un soir de ce même automne, j'ai acheté pour dix piastres, un fusil de calibre 12 de m. Émile Imbeault, forgeron sur le premier lot du petit IX. Je ne l'aimais pas au début pour la chasse a la perdrix mais par la suite, c'était très rare que j'en brisais une.

Avec les armes à feu, la prudence était de rigueur mais cela ne m'a pas empêché d'être l'auteur d'un incident qui aurait pu être tragique. J'avais l'habitude de toujours décharger mon arme à l'orée du bois. Cette fois-ci, il faisait froid et c'est dans la cuisine que je l'ai faite. Le ressort de son magasin de sept coups était brisé et mon père avait placé une cartouche vide au bout du ressort. J'appuis le canon sur le plancher et je sors six cartouches en croyant en sortir sept et que la dernière que je voyais devait être celle vide, en permanence au bout du ressort. Je referme la carabine et laisse partir la gâchette sans la retenir suffisamment. Le coup est parti, la balle a traversé le plancher et a frappé un pot de confiture aux framboises sur une tablette dans la cave. Quelques autres pots appuyés contre le premier, se sont aussi fracassés. On peut dire que cela a fait un très beau dégât. Pourtant, j'avais fait cette opération très souvent. Lorsque mon père a appris l'histoire, il ne m'a pas vraiment disputé mais il a tenu à me faire comprendre l'importance de toujours pointer le canon de l'arme vers la terre pour la vider.

A quinze ans (peut-être 16) je suis parti avec René, mon frère pour aller chasser l'original dans le bout du lac à Bidou (encore une fois). Le trajet à travers le bois a été plus lent que d'habitude. Pour revenir, on devait sortir sur la route près du lac à Larabée, en bas de la cote. La brunante arriva vite. Au lieu de paniquer, on voulait se faire un feu et passer la nuit là, lorsqu'une voiture à cheval passa à quelques centaines de pieds de nous. C'était le chemin que nous cherchions. Il faisait noir à notre arrivée chez nous. La famille était inquiète. Nous avions déjà discuté de la façon de se comporter dans une situation semblable. Selon moi, coucher à l'imprévu dans la forêt, n'avait rien de dramatique. Avec un petit feu fait de façon sécuritaire, il n'y a rien là. C'est beaucoup mieux que de s'énerver et marcher à l'aveuglette.

Plus tard lorsque je garderai des tours pour la surveillance des feux de forêts pour la LFPA (Laurentian forest protective association) dans le district de Baie-Comeau, je serai témoin d'un cas où la peur a été le facteur principal dans la mort d'un gardien de tour. Deux jeunes hommes, gardiens d'une tour voisine, se sont égarés en forêt. Ils ont été retrouvés après deux jours de recherche. Je crois qu'un était mort et l'autre était agonisant. Leur comportement de panique dans une telle situation, était le seul responsable.

Souvent et surtout durant les belles journées d'automne et du printemps, je partais seul avec ma 22 et une collation et que ce soit dans une direction ou une autre, je revenais que tard durant l'après-midi. Mon plaisir était, après une longue marche, de m'asseoir contre un arbre dans un endroit ensoleillé, de manger un peu et d'admirer la nature. Pas de stress, pas de peur, aucun problème. Mon but n'était pas de revenir toujours avec du gibier, mais bien d'apprécier ces moments de détentes.

Une seule fois, je me suis senti désorienté pour quelques minutes. C'était l'automne et il neigeait à gros flocons. Je suivais une piste de perdrix dans un endroit où il y avait beaucoup de jeunes sapins. En relevant la tête, j'ai eu l'impression que tout ce qui m'entourait était inconnu. La sensation était étrange et inconfortable. La brunante suivie de la noirceur va s'installer dans très peu de temps et toi tu es là, essayant de comprendre par où tu es venu. Impossible de revenir sur mes pas car la neige fondante faisait disparaître très vite ce genre de

traces. Tu as beau regarder partout, tout es sans repère. Alors, j'ai décidé de marcher en ligne droite en m'orientant par certains arbres comme indicateurs. Après quelques minutes, j'ai reconnu l'endroit. Cette expérience personnelle me confirme qu'il ne faut jamais paniquer dans la forêt, ne serait-ce que quelques minutes.

Chaque fois que je regardais les montagnes Chic-Chocs, le désir d'y aller devenait très ardent mais ma mère ne l'aurait jamais permis a cet âge C'était a plus qu'une journée de marche.

A l'automne 1945, le soldat ? Savard, (fils de Edouard Savard et Marie Anne Plamondon. Devenue veuve, elle maria en deuxième noce, Louis H Gagné, lui-même veuf (d'Eugénie Létourneau), a fait ce voyage plusieurs fois. Il partait avec un traîneau tiré par deux chiens et ne revenait que quelques jours plus tard.

Ce soldat était un compagnon de Paul Triquet, grand héros de casa Gerardi, en Italie, durant la guerre 1939-45. A son retour au pays, une soirée à la salle paroissiale a été organisée en son honneur. Il a fait humblement un résumé de cet acte courageux.

Cette famille de Gagné a remplacé celle de Charles Thibeault et plus tard ce sera un gendre, Roger Savard, qui prendra le lot.

L'école (études)

Lorsque nous sommes arrivés à St-Thomas, l'école du village était ouverte depuis l'année précédente. C'était une école typique du temps. Une seule classe d'une quarantaine d'élèves de grades différents, de la première année jusqu'a la neuvième et jusqu'a la dixième lorsque l'école aura deux institutrices.

Les bancs étaient structurés en métal avec siège pliant en bois de même que le dossier et aussi un pupitre qui faisait partie d'un autre banc en arrière. A droite, il y avait un poêle en métal avec deux ronds sur le dessus, qui a été changé pour un plus gros lorsque nous avons eu des pupitres individuels. Le premier segment du tuyau avait une clé pour contrôler l'air nécessaire à la combustion. Il arrivait quelquefois que le tuyau devienne rouge par la chaleur.

En avant de la classe, a droite, une porte ouvrait sur une remise a bois. Les élèves aidaient à entrer et corder le bois nécessaire pour l'hiver, par une porte a gauche de la remise. Un peu plus loin, c'était un corridor pour se rendre aux toilettes. Les garçons a gauche et les filles a droite. Le siège était en planches embouvetées, comme une boîte avec un trou sur le dessus. Sous ce siège, une grande boîte en bois recevait les selles et l'urine qui durant l'hiver se congelaient et formaient un monticule. De la chaux était utilisée pour amoindrir les odeurs et désinfecter. Cette boîte, de temps a autres était tirée par un cheval et vidée dans un champ. Ce système de toilettes disparaîtra lors de la rénovation.

Elles ont souvent été la cible de caricaturistes en herbe et malheur a celui qui se faisait prendre. Un jour, sous le règne de Mlle Lévesque. (?) Qui a succédé a Mlle Poulin, quelqu'un (cela a passé sur le dos de Raymond Desjardins) avait

placé un peu de caca sur la clenche de la porte. Une rumeur partie dans la classe a l'effet qu'il y avait un gros dessin indécent sur un mur des toilettes. En vitesse l'institutrice va voir si c'est vrai et se salit les mains. Le climat de la classe a été perturbé pour quelques jours mais jamais le coupable n'a été déclaré.

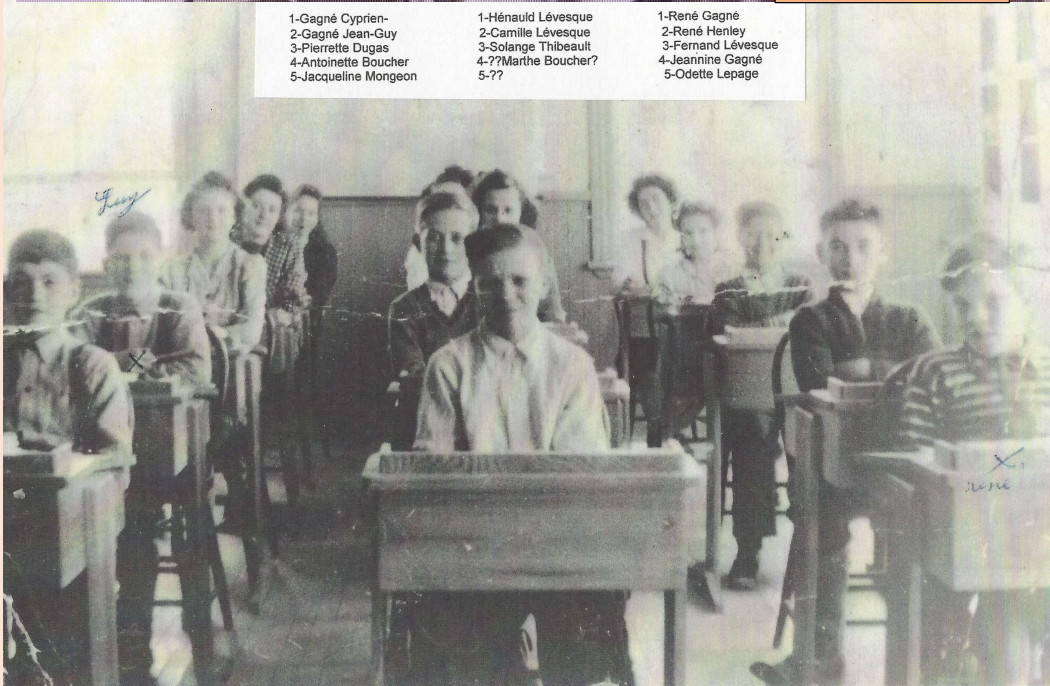


Une couple d'années plus tard, l'école a subi une grande rénovation. D'une classe, elle est passée à deux classes. La première pour les débutants jusqu'à la quatrième incluse, avait pour enseignante Mlle Marcelle Gagnon. Sa soeur, Lucienne, s'occupait de la cinquième jusqu'à la dixième. Sa classe était à gauche en entrant et celle de Marcelle à droite.

Un escalier conduisait au second étage occupé par quelques élèves pensionnaires (filles) qui habitaient trop loin et dont le grade n'était pas enseigné dans leur école de rang. Sur une photo ci-après, on peut en distinguer quelques unes parmi les autres élèves.



Deuxième école



1-Gagné Cyprien-
2-Gagné Jean-Guy
3-Pierrette Dugas
4-Antoinette Boucher
5-Jacqueline Mongeon

1-Hénauld Lévesque
2-Camille Lévesque
3-Solange Thibeault
4-??Marthe Boucher?
5-??

1-René Gagné
2-René Henley
3-Fernand Lévesque
4-Jeannine Gagné
5-Odette Lepage

Rangée a gauche: Cyprien Gagné, Jean-Guy Gagné, Pierrette Dugas, Antoinette Boucher, Jacqueline Mongeon.

Rangée du milieu, Hénauld (Tino) Lévesque, Camille Lévesque, Solange thibeault, Les deux autres en arrière sont probablement Marthe Boucher, et sur toute réserve, une des trois suivantes, Gisèle Fortin, Gagnon du IX où ? Harrison du V.

Rangée a droite; René Gagné, René (Réa) Henley, Fernand Lévesque, Jeannine Gagné, (fille d'Émile), Odette Lepage.

En septième, nous étions plusieurs mais l'année suivante nous n'étions que trois, René Henley, Marie-Paule Larabée et moi, Jean-Guy Gagné. Nous avons étudié la huitième et neuvième en une seule année, comme cela se faisait les années précédentes, mais le ministère de l'éducation a refusé que l'on se présente pour

les examens de certificat de la neuvième année. Ce certificat va me manquer à chaque fois que je postulerai un emploi. Mon père m'a fait cesser l'école en mai et très tôt ce printemps là j'ai travaillé aux champs, principalement à ramasser des souches arrachées par un tracteur l'automne précédent.

Ensuite, j'ai voulu aller au petit séminaire de Rimouski. Les CEGEP n'existaient pas. Tout le monde devait passer par le séminaire ou l'école commerciale pour accéder à différents métiers où professions libérales. Mon père n'avait pas un salaire assez élevé pour payer de telles études. Alors il me trouva une place à l'école d'agriculture de Rimouski, que j'ai fréquenté deux ans. Il pensait que ce sera bien utile pour mon avenir. Cependant, je n'ai jamais travaillé dans ce domaine.

Pendant ce temps, René Henley avait commencé à étudier au petit séminaire à Rimouski. On se voyait de temps en temps car l'école d'agriculture n'avait pas de cuisine et les élèves allaient en rang de deux, manger au séminaire. Les séminaristes nous snobaient parce que notre habillement n'était pas toujours à la fine pointe de la mode. Pour se venger, on les traitait de fillettes avec leur grande jupe, vêtement obligatoire

Marie Paule Larabée est devenue institutrice et a enseigné à l'école située à l'autre bout de notre rang.

Durant la période de vacance des fêtes, Je revenais par le train jusqu'à Matane et ensuite par la snowmobile qui dans ces années-là, faisait le trajet de Matane à St-Paulin à tous les jours. C'était long et je n'aimais pas ça, surtout s'il n'y avait pas de place immédiatement derrière les sièges d'en avant. Il faut dire que le reste c'était des bancs très bas situés juste au dessus des chenilles. Des hublots servaient à voir à l'extérieur. Avec le bruit du moteur, la chaleur de l'habitacle et souvent la senteur de l'exhaust, des passagers avaient quelquefois mal au coeur.

Mon père aurait mieux aimé que je ne revienne pas pour les fêtes mais l'école fermait à cette occasion. Nous n'étions pas riche mais puisque mon ami René Henley pouvait se permettre ce voyage, pourquoi pas moi ?

Au printemps, mes cours finissaient tôt. La première année, la snowmobile débutait son trajet à Ste-Félicité. Entre ce village et Matane, c'était l'autobus mais avec les mêmes chauffeurs. Tout cela parce que la neige était fondue près de la mer et que les autres chemins n'étaient pas encore ouverts aux véhicules roulants. Ce jour-là, la snowmobile n'allait pas plus loin que St-Thomas. Le chauffeur, Aimé Fortin, couchait là parce qu'il n'y avait pas de passager pour se rendre à St-Paulin. A partir du village pour se rendre chez-nous, la distance était d'environ trois quarts de mille et il y avait de la croûte dans les champs. J'avais une valise à la main, en arrivant à la fin du village, après avoir débuter dans la partie boisée de cette route, un animal est sorti du côté droit et s'est dirigé vers moi. C'était l'heure de la brunante et je distinguais très mal quel genre d'animal c'était. Je fus très soulagé de constater que ce n'était qu'un gros chien car à cette période de l'année, les ours sortent déjà de leur hibernation.

Durant la deuxième année à cette école, il m'est arrivé soudainement d'être très affecté par un sommeil exagéré. Aussitôt que j'entrais en classe sur tous les cours et même entre la messe et le déjeuner, il était impossible de garder les yeux ouverts. Les professeurs, les uns après les autres me faisaient lever debout. Et encore là, Je dormais. La chaleur me faisait dormir, le froid me faisait dormir, tout

me faisait dormir. J'en reparlerai en d'autres occasions. Ce ne sera qu'en 1954-55, dans l'armée que j'aurai un traitement médical efficace. Mes notes mensuelles en étaient beaucoup affectées. Mes professeurs étaient découragés de voir ça et ils me prédisaient tous un échec. J'ai bien rit dans ma barbe car si ma mémoire est bonne, je suis arrivé le 21 ième et le 14 ième la deuxième année. (Sur 42).

Si je réussissais à écouter en classe, cela me suffisait. Au début d'un cours, lorsque je m'endormais, je dormais quelques minutes et je pouvais écouter le reste sans difficulté. Un bout de la journée que je manquais le plus, C'était les prières du soir à la chapelle.

Amours.

Dans la période entre 1941 et 1950, c'est-à-dire de 9 ans à 18 ans, il n'y a pas grand' chose à raconter.

Quelques fois, ce sont des aventures banales mais qui marquent quand même une étape importante dans la vie. Comme la plupart des garçons, ce réveil s'est fait graduellement. Les filles de notre âge occupaient nos pensées mais vu la morale sévère et très prude du temps, il n'y avait pas grand'chose à faire pour en profiter vraiment. Puis, avec seulement \$1.00 par semaine (2 à 17ans) pour mes petites dépenses que mon père me donnait, je ne pouvais rien me permettre à l'exception de regarder et désirer. (Le salaire du temps était de 5 à 8 piastres par jour) Mais les garçons plus âgés qui gagnaient de l'argent pour eux-mêmes avaient beaucoup plus de chance de faire des ravages, surtout ceux qui pouvaient se payer une auto. Ce n'est qu'à l'âge de 18 ans, le jour même de mon anniversaire que j'ai commencé à garder mes salaires pour moi. Et lorsque j'étais à la maison, je payais une pension (\$11.00 au début) Il y a bien eu quelques petites flammes dont je ne dévoilerai pas les noms mais tout demeurait sur le plan de l'amitié. Il ne faut pas comparer les fréquentations de ce temps-là avec celles d'aujourd'hui. La surveillance était constante et on peut dire que nous n'étions jamais seuls.

Cette période a aussi été marquée par plusieurs correspondances dans la province et en France. Malheureusement, en me mariant, j'ai tout jeté ça. Ces lettres et photos seraient de très bons souvenirs maintenant.

Fredaines.

Maintenant, quelques bons souvenirs des tours dont mes frères et moi avons été responsables.

L'on se fabriquait des flèches en bois avec une bûche d'une quinzaine de pouces de longueur que l'on divisait en petit bois d'environ 1/2 pouce. Avec un canif, l'on gardait cette grosseur sur 2 pouces. On l'arrondissait et le taillait pointu. Le reste était gros comme un crayon. Une fois bien balancées, ces flèches étaient essayées sur des cibles précises. Avec le temps, on visait passablement juste.

Une journée, durant l'été 1943, nous étions partis avec nos flèches pour s'amuser. Le groupe se composait de mes frères René et Hervé, Camille Lévesque, Marius où Théo Fortin et moi. L'on montait la cote du rang IX dans sa première partie, lorsqu'un camion en descendait. Le chauffeur, J-B Fournier, n'était pas seul. Il y avait un compagnon (helper) et deux autres personnes de sexe féminin, dont une sur leurs genoux. En voyant descendre ce camion chargé de billots qui se rendait au moulin à scie du village, nous avons eu l'idée de lancer nos flèches vers cette cible mouvante pour voir si nous étions adroits. Sans réflexion et certainement à plus de 150 pieds à travers les arbres, nous avons visé et tiré. En suivant des yeux le trajet de ma flèche, je l'ai vue pénétrer dans la cabine par la vitre ouverte de la porte. Le camion a ralenti et fait quelques zig-zag, avant de s'immobiliser plus bas. Le chauffeur a sorti et regardé autour de lui en se tenant le nez avec un mouchoir et est reparti.

Le dimanche, mon père alla à la messe à pieds. J-B.Fournier qui demeurait un peu plus loin, en face de notre voisin, Adrien Lévesque, le rattrapa en marchant et tous les deux ont fait le reste du trajet ensemble pour se rendre à l'église. Après la messe lorsque mon père arriva, il n'a pas eu besoin de questionner longtemps pour tout savoir.

J'ai eu une bonne correction avec un bâton que j'avais choisi moi-même dans le caveau à bois. Je n'ai pas eu beaucoup de raclée de mon père et celle-là a été la dernière. J'avais 11 ans, ensuite à l'occasion de d'autres coups pendables, je m'organisais pour ne pas être pris en souricière.

Plusieurs fois, nous avons détérioré ses outils, surtout ses haches, mais il n'y avait jamais de coupable à moins qu'une dispute survienne entre nous (cinq gars de suite) et que pour se venger, on déclarait le responsable.

Après le déménagement dans notre dernière maison, la première servait de remise de bois et d'entrepôt en général. Un jour, René, qui était un an et demi plus jeune que moi, s'amusa avec le vilebrequin perça le toit en plusieurs endroits. Ce n'est que plus tard que mon père s'en est aperçu par la pluie qui pénétrait de partout.

À l'école, en 6^{ième} et 7^{ième}, j'étais encore enfant de chœur et je servais des messes. S'il y avait un événement religieux, notre institutrice, Lucienne Gagnon, s'occupait de décorer l'église en conséquence. Cette fois-là, il fallait changer les banderoles. Et pour cela, René Henley, (qu'on appelait toujours Réa) et moi, étions montés entre les deux toits de l'église pour descendre une corde qui servait à

monter ces banderoles jusqu'au plafond. Par ce trou, on voyait ceux qui travaillaient, juste sous notre position. Alors, on décida de cracher en bas. Des cris de colère et de réprimande ont mis fin à notre audace. C'est honteusement que nous avons descendu par l'échelle fixée dans le clocher et l'escalier du jubé.

Et deux petites vites, sans nom. L'institutrice demanda a un garçon qui était bandé comme un singe dans ses pantalons, de venir en avant pour une raison quelconque, et elle ajouta "Veux-tu ôter ce crayon dans tes poches".

Très tôt avant la classe, près du poêle où nous étions Tous en train de se réchauffer, il y avait une planche à repasser. Alors, un garçon en faisant une blague sur le sexe, se coucha sur la planche et imita un étalon. Soudain, la barrure céda et notre ami tomba en plein sur le ventre. L'institutrice entra à ce moment précis, "Voulez-vous bien me dire ce qui se passe ici".

Accident de ski.

Lorsque j'étais à l'école d'agriculture de Rimouski, il est arrivé un grave accident au plus jeune de mes frères, Hilaire.

Au début de l'hiver 1947, Roger Savard, qui venait de prendre possession du lot a Louis. H. Gagné, son beau-père (lot 2 du VII Dalibaire, en face de chez-nous), faisait une coupe de bois. Son chemin de halage montait une pente en tournant, de sorte que du haut de la cote on ne pouvait pas voir si quelqu'un montait dans le bas. Pour éviter un face a face, il se laissa tomber sur le derrière a coté du chemin. Malheureusement, il y avait des aulnes fraîchement coupés et invisibles sous la dernière chute de neige. Un de ceux-ci, d'une grosseur de près d'un pouce, pénétra dans la partie intérieure de la cuisse droite sur une longueur de plus de six pouces en passant près des os du bassin. Cet aulne, taillé en biseau, était toujours pris au sol. Hervé a été obligé de le couper avec un petit couteau de poche. Roger Savard l'a ensuite transporté chez-nous et de là, a Matane avec une snowmobile de Léopold Murray.

C'était encore le vieil hôpital, même s'il portait le même nom que celui d'aujourd'hui qui a été inauguré en 1950.

Voici en résumé le contenu de son dossier médical no8954 A

Hilaire Gagné, 9 ans.

Date d'admission: 6-12-1947 a 2.30 h. pm. Chambre 122 lit 1

Anesthésie commencée 3.10 h et opération a 3.25 h

Constatations opératoires: Branche traversant de part en part la cuisse droite a la base. Le trajet se fait derrière le pédicule fémoral.

Nature de l'opération: Incision semi-lunaire. On repousse le corps étrangé vers son point d'entrée interne. Mise en place d'une mèche iodoforme. Fermature a la soie.

Anesthésiste =Dr Piuze.Chirurgien= Dr M.Leclerc.Assistant=Sr Thérèse.Infirmière=Sr M- ? (Illisible)

Il est sorti de l'hôpital le 27-12-1947. Je n'ai pas vu la facture mais je crois qu'elle était autour de \$125.00 et payée par mon père. Quelques enfants de la famille de m. Édouard Larabée étaient présents lors de cet accident.

La vente de notre lot.

En 1950 mon père parla de vendre le lot dans quelques années et de s'acheter une petite terre dans les cantons de l'est. Son frère Victor, possédait une grosse ferme à St-Cyrille de Wendover et l'avait conseillé en ce sens. Cet hiver là, on devait faire chantier sur notre lot car depuis notre arrivée en 1941, aucun arbre n'avait été coupé à l'exception des cent billots pour le Curé et le bois nécessaire pour nos constructions. Évidemment, il y avait aussi ceux coupés pour le défrichage. Un chemin avait été fait en préparation de ce projet.

Très tôt au début de l'automne, mon père a été approché par les mêmes contracteurs que l'année précédente pour aller travailler en Ontario, près de Thessalon. Je lui ai proposé de rester à la maison et d'engager une couple d'hommes pour bûcher une partie du lot. Il me croyait trop jeune pour m'occuper de ça. Son intention était de le faire l'année suivante. J'avais quand même une certaine connaissance de ce genre de travail. A l'école d'Agriculture, on formait les gens à contrôler et gérer un boisé. Tout cela comprenait, coupe, mesurage, et vente.

L'hiver n'était pas encore là, que le ciel nous est tombé sur la tête. De sa propre initiative, ma mère avait vendu le lot (pour des peanuts) et était déjà déménagée à Matane, lorsque la nouvelle nous est parvenue plus d'un mois après.

C'était incroyable, sans aucune permission du mari, la propriété familiale avait été vendue pour un prix d'aubaine, pendant que l'on travaillait (a trois) a l'extérieur afin de garder la coupe de bois pour l'année suivante.

J'ai discuté plusieurs fois de ce sujet avec mon père avant la fin du chantier afin qu'il aille en justice contre cette vente. A ma grande déception, ses croyances religieuses ont dirigé ses actions. Il fallait pardonner, oublier le passé et se diriger vers l'avenir. Était-ce de la bonté ou de la mollesse ? Il disait "cela ne remettra pas le bois debout"

Il y a une dizaine d'années, j'ai recherché ce contrat de vente. D'abord, chez les notaires du temps et leurs successeurs et ensuite au Bureau de la publicité des droits. C'est un bureau gouvernemental où tous les changements concernant les cadastres (achats, ventes, successions) sont OBLIGATOIREMENT inscrits dans leurs registres.

La réponse a été formelle. Selon les lois, Il n'y a jamais eu une vente valide (parce que non enregistrée à ce bureau) entre mon père et l'acheteur, même si le paiement a été fait correctement. La loi, c'est la loi comme dirait Séraphin.

Descente de polices.

Comme mentionné plus haut, J'ai eu 18 ans avec la fin de 1949. La politique chez-nous pour les garçons était de travailler pour la famille jusqu'à 18 ans et ensuite de garder nos salaires tout en payant une légère pension si on retournait par période à la maison.

Ce printemps-là (1950) je suis sorti du chantier (Thessalon, ont) avec le dernier groupe d'hommes. En plus d'avoir fait du débarras et brûlage, d'avoir bûché pour le contracteur Philippe Ross de St-Ulric, j'ai exécuté un petit contrat d'estacades (boum de 36 pieds) avec un Bélanger de petite Matane. Après quelques semaines, je suis allé bûcher pour Hormidas Truchon, contracteur pour l'hammermill. C'était de la pulpe (pitoune) écorcée. Difficilement, à travers les brûlots et autres moustiques, je me suis fait un peu d'argent avec l'intention de m'acheter une moto. Et c'est à mon retour encore une fois que la vie va me donner une leçon. Si je dis encore, c'est qu'à ma sortie des chantiers de Thessalon, quelques mois plus tôt, j'avais prêté \$50.00 à un supposé ami qui avait passé quatre mois avec notre groupe d'une quinzaine de personnes, pour le dépanner en attendant de recevoir sa paie. Je n'ai jamais revu la couleur de cet argent. Cette fois, ce sera à St-Thomas que l'action se déroulera.

Ma soeur Éliane, mariée avec Jean Ouellet le 10 mai 1948, avait aménagé dans la maison d'Edgar Gagné, mon autre beau-frère. C'était la dernière maison du village du côté est avant de prendre la route pour se rendre au cimetière.

Ce dimanche-là, je suis allé à St-Thomas, dans l'intention de revoir quelques amis. Il faisait chaud et j'étais avec Oscar St-Laurent (Willy), rencontré à la salle de pool. Les autres jeunes de notre âge étaient partis ailleurs. Ti-Jean, comme on l'appelait, vendait de la bière chez-lui. En jasant, on s'est rendu à sa maison. Pour moi, ce n'était pas pour prendre une bière, généralement, je n'en buvais pas. Willy en paya deux, dont une pour moi malgré mon refus. Le contenu du goulot était à peine bu, que plusieurs autos de la police des liqueurs entourèrent la maison. J'ai été menotté avec Willy et aucune excuse n'était valable, même pas celle d'être chez ma soeur que je n'avais pas vu depuis un an.

Le lundi, nous n'avons pas comparu devant un juge mais un avocat avait été nommé pour représenter le groupe. Chacun de nous a payé \$87.50 avant la libération. J'avais de l'argent sur moi et Oscar en avait à la caisse populaire mais son chèque n'a pas été accepté à cause des heures d'ouverture de celle-ci. Alors, j'ai payé son montant sur mon compte à la banque nationale de Matane. Cet argent m'a été rendu immédiatement après notre retour mais une fois l'argent dans mes poches, je l'ai dépensé très vite. Les salaires étaient de \$5.00 à \$8.00 par jour.

Les accusations étaient d'avoir été pris dans un débit de boisson et du même coup dans une maison de débauche. Pourquoi dans une maison de débauche ? Ça vaut la peine de l'expliquer. Selon les dires de ma soeur, un couple est arrivé juste avant le dîner et elle a pensé que c'étaient des amis à Jean. Elle a offert un jus de fruits à la femme et vendu une bière à l'homme. Ce couple lui monta un beau bateau. Ils étaient supposément de jeunes mariés et vendaient différents

magazines et de la publicité pour une compagnie. La veille, ils avaient travaillé très tard et n'avaient presque pas dormi. La bière aidant, l'homme se trouva soudainement très fatigué et même trop fatigué pour conduire. Ma soeur lui offrit de dormir un peu sur un lit dans une chambre près de la cuisine en laissant la porte entrouverte. Après quelques minutes, sa complice (policieère probablement) alla le retrouver et ferma la porte. C'était bien orchestré car la descente eu lieu a ce moment précis. Le couple sorti de la chambre en laissant de l'argent sur un bureau et comme aucun policier ne les menottait. Nous avons vite compris que tout le coup avait été monté. La police des liqueurs n'était pas composée que d'anges blancs. Les coups bas ont souvent été leurs armes favorites dans les années 50. (1950). Cette catégorie de policiers a perdu son nom en s'intégrant à la sûreté du Québec. (S.Q.)

Ma mère

Parmi les personnes qui gravitaient autour de moi, c'était certainement ma mère qui prenait le plus de place. D'une certaine façon, elle a marqué la vie sociale à St-Thomas durant ces années-là. Plusieurs vont penser que c'est idiot d'écrire une phrase semblable mais après avoir lu ce qui va suivre, les couleurs reprendront leurs vraies teintes.

Les préjugés contre où pour certains principes de vie, étaient très rigides. Le monde était bon ou mauvais, la moralité était prêchée de façon qu'il n'y ait pas de place pour un juste milieu.

En entrant graduellement dans la vie, je me suis vite rendu compte que ce qui rend une personne vraiment humaine, c'est son amour envers le prochain et je ne parle pas de religion.

Pour ceux et celles qui ont connu "La grosse Alice", comme plusieurs le prétendent encore aujourd'hui, laissez-moi vous dire qu'il n'y en a pas beaucoup qui avait sa valeur. Évidemment, je fais allusion à la réputation de femme de vie facile (moeurs légères) dont ma mère fut gratifiée. Loin de moi l'idée de nier cette vérité, mais je tente de faire comprendre que la moralité véritable d'une personne n'est pas toujours ce qui se voit le plus. Je peux dire que sur le plan humain, je n'ai jamais eu honte de ce qu'elle était. En y pensant bien, elle a été une femme en avant de son temps.

Ce n'est pas facile de résumer la vie et surtout d'une dizaine d'années précises dans l'évolution d'une personne à cette époque-là. Pour bien saisir cette dimension, il faut prendre un peu de recul et chausser les souliers de celle-ci. J'ai très peu de respect pour quelqu'un, qui durant toute une vie, n'évolue pas dans ses pensées où opinions. C'est le propre de l'humain que de vouloir tout comprendre, principalement les situations qui influencent ses actions de chaque jour.

Durant les premières années à St-Thomas, elle a aidé plusieurs femmes à accoucher. Sur le plan de la charité envers les autres, elle était toujours là, et n'a jamais compté son temps. Peut-on lui en vouloir d'avoir sauté la clôture à l'occasion. Pour faire ces actes, elle n'était pas seule. Les hommes de la même paroisse, coupables du même délit, ont-ils été pointés du doigt et leur nom a-t-il été noirci pour autant.

J'avais onze ou douze ans, lorsqu'elle a voulu se séparer d'avec mon père pour la première fois. Elle avait connu quelqu'un qui lui avait monté un beau plan. On le soupçonnait de dénoncer les conscrits dans la région. Une journée, elle est partie avec cet homme. J'étais en classe et c'est la plus âgée de mes soeurs qui est venue avertir mes frères et moi, du départ de notre mère. J'ai beaucoup pleuré et je me souviens que Lucienne Gagnon, l'institutrice, m'a grandement aidé en me disant des paroles d'encouragement. Entre-temps,

mon père avait discuté avec le curé m. Joseph Lévesque. Le lendemain matin, nous sommes allés voir ma mère qui est revenu à la maison. Cependant, je ne suis pas sûr à 100% de la façon dont cela s'est produit. Était-ce mon père qui conduisait ? Je ne le sais pas car pendant une longue période, nous n'avions pas de cheval. Le souvenir qui me revient de ce voyage est que lorsque nous sommes passés dans le village, nous avons placé une couverture de laine grise sur nos têtes.

Ensuite, elle a attendu que tous les enfants soient adultes pour se séparer définitivement. C'était en 1954 ou 55, à Matane. Elle est partie pour Montréal où elle a travaillé dans les cuisines de différents restaurants et hôtels. Ses patrons l'appréciaient beaucoup. Il faut préciser aussi que toutes les femmes de cette génération savaient ce que c'était le travail.

En février 1971, mon père a vendu la maison familiale qu'il possédait à Matane et a déménagé chez le plus jeune de mes frères à St-Philippe de Laprairie, près de Montréal. Tous les deux, se voyaient régulièrement et durant leurs dernières années, ils demeuraient dans la même maison pour personnes âgées dans le nord de Montréal. Mon père était présent à la mort de ma mère. Cela l'a beaucoup affecté. Un an et demi plus tard, c'était à son tour, la journée même de l'anniversaire de celle-ci, le 22 août 1992, de quitter ce monde. Il fut enterré près d'elle dans le cimetière de St-Philippe de Laprairie.

Pour revenir aux années antérieures, à cette époque, autour de 1945, il n'était pas question pour une femme de se séparer. Dans l'opinion publique, c'était presque toujours elle qui avait tort car selon l'Église, la femme devait être soumise à son mari. Sur le plan juridique, aucune aide monétaire n'existait.

Si ma mère voulait se séparer, ce n'était pas parce que mon père était méchant et invivable. C'était tout le contraire mais il y avait certainement incompatibilité de caractère. Autant il était croyant et pratiquant (comme sa famille d'ailleurs) autant ma mère basait ses valeurs morales, dans l'humain, tout simplement. Elle exprimait haut et fort, ses idées, malgré et même contre celles préconisées par le clergé en qui les individus en général, devaient obéissance.

Un autre point qui les séparait, était le sexe, ou plutôt, l'incompréhension du sexe, un sujet tabou. Une grande évolution dans ce domaine est venue, peu de temps après, apporter un peu de lumière dans les relations interpersonnelles des humains.

Imaginons-nous dans la même situation. A 22 ans pour mon père et 16 ans pour ma mère, un mariage a eu lieu après s'être vu deux fois en présence de la famille, sans se parler. La grande demande a été faite au beau-père à l'insu de la future épouse.

Dans l'idée des mâles de l'époque, la femme était faite pour satisfaire son homme et l'Église n'aidait guère en préconisant la soumission et une fertilité sans entrave. Si j'avance de telles précisions, ce n'est pas dans le but de

dévoiler certains actes intimes de mes parents mais bien de faire comprendre que ce cas n'était pas unique et que le même pattern (cas similaire) existait dans la plupart des couples.

Les moments d'intimité devaient être rares avec les nombreux enfants autour d'eux. Les maisons étaient petites et les chambres très sonores. Il y avait aussi la dimension de l'hygiène. Qui peut se vanter d'avoir possédé une baignoire avant 1945 dans la paroisse ? Se laver "à la mitaine" ne donnait jamais le résultat d'un bon bain. Personnellement, j'ai connu des gens qui se lavaient que pour des grands événements.

N'oublions pas le travail laborieux que ces personnes accomplissaient chaque jour. Au moulin à scies, les journées de travail étaient de dix heures, six jours par semaine (1944). Durant les jours plus longs de l'été, les soirs étaient utilisés à travailler dans les champs. Tout le monde n'était pas tous dans le même bateau, mais c'était le cas chez-nous.

Un autre aspect de la mentalité du temps qui n'aidait certainement pas à garder une réputation propre, était le commérage. Si un fait survenait une journée, presque toute la paroisse le savait le lendemain et plus souvent qu'autrement, il était amplifié.

Ainsi une fois, beaucoup plus tard (1956) j'étais assis avec un de mes frère dans une taverne, un lieu que je ne fréquentais pas ordinairement. Deux individus sont venus s'asseoir à notre table. Nous avons parlé de nos lieux d'origines." Ah, tu viens de St-Thomas, as-tu connu la grosse Alice ? Nous les avons laissé parler et d'une aventure à une autre, tout y est passé. Alors, après quelques questions pertinentes, on s'est vite rendu compte que jamais ils ne l'avaient vu une seule fois. Ils commérait d'une personne inconnue à l'exception du nom et certains racontars.

Lors des retrouvailles le 31 juillet 1988, quand je me présentais à des personnes qui avaient habité le village en même temps que nous et que je disais comme point de référence " je suis un garçon de J.Bte Gagné", le monde ne s'en souvenait pas. Alors, j'ajoutais " Un garçon de la grosse Alice". Immédiatement, j'entendais la réponse, "ah, oui, oui". Un tel attribut ne me gênait pas, cependant je décelais un malaise évident sur le visage des personnes qui m'entouraient.

Si j'agissais de cette manière, c'est que je n'ai jamais été gêné de la conduite de ma mère, une femme qui s'est battue à sa manière, dans son temps, contre le joug des préjugés masculins et des principes d'une religion faite par l'homme et pour l'homme.

Un cas précis me revient à la mémoire. Mon père avait des maux de dos (tour de reins) de temps à autre. Lorsque cela lui arrivait, il devait cesser toute activité et parfois s'aliter pour quelques jours. Sur la suggestion de son frère, Victor, cultivateur, qui demeurait à St-Cyrille de wendover, il alla consulter un "ramancheur" à Drummondville. A son retour, le mal avait disparu et il en fût

ainsi pendant très longtemps. Dans son enthousiasme, il conseilla à quelqu'un du même rang qui se déplaçait difficilement avec l'aide de béquilles, d'aller voir cet homme.

La contrainte était de trouver quelqu'un qui pourrait l'aider à se déplacer durant ce long voyage. Il faut spécifier que le trajet ne se faisait pas en une seule journée. Il fallait prendre un autobus de St-Thomas à Matane, un autre de Matane à Mont-joli et le train pour le reste du trajet. Ma mère s'offrit pour accompagner cette personne et mon père accepta. Pendant leur absence, différentes rumeurs déplaisantes circulaient. Selon les convenances de l'époque, cela ne se faisait pas. Pensez donc, une femme qui va passer plusieurs jours en compagnie d'un autre homme. À leur retour, l'homme marchait parfaitement et sa famille était très heureuse du résultat. Qui d'autre aurait osé faire ça ? Le mal était beaucoup plus présent dans la tête des faux vertueux que dans celle de ma mère. C'est pourquoi qu'avant que la maladie d'alzheimer l'atteigne sérieusement, elle disait ne rien regretter de sa vie passée.

Elle est décédée le 3 février 1991 à l'âge de 82 ans et 5 mois à la maison Marie Victorin et inhumée à St-Philippe de Laprairie.

Voici un autre souvenir concernant la vie que ma mère menait mais qui met davantage en évidence la bassesse des gens coupables de ces actes. Cela n'est pas d'intérêt public mais a quand même une certaine saveur humoristique. Je ne nommerai personne mais ceux parmi eux qui sont encore vivants s'en rappelleront et pourront se compter chanceux.

Mon père et René étaient déjà partis dans les chantiers forestiers sur la Côte Nord. Mon grand-père, Guillaume Fortin, avait jobbé à Franquelin (?) et mon père devait être son contremaître. Donc, il ne devait plus avoir d'adulte à la maison. Moi, J'attendais la date d'ouverture de l'école d'agriculture de Rimouski. Autour de neuf heures du soir, il faisait noir et ma mère était seule en bas. Une auto arriva dans la cour, deux hommes en boisson en sortirent et deux autres restèrent à l'intérieur. Ils voulaient à tout prix entrer dans la maison mais ma mère refusa de les recevoir. Les portes étaient barrées. Un homme, fit le tour de la maison et en arrière, arracha quelques bardeaux asphaltés. Alors, ma mère, prise de peur monta me rejoindre. La voyant dans cet état, je l'ai fait asseoir sur mon lit et j'ai pris la situation en main. J'ai ouvert ma fenêtre coulissante et j'ai tenté de les raisonner. Il n'y avait rien à faire. J'ai pris mon fusil de calibre 12, ouvrit la fenêtre plus grande et à la lueur qui existait encore, je l'ai chargé devant leurs yeux et pointé le canon vers l'auto. À cet instant, un des gars encore à l'extérieur du véhicule, cria en le nommant à celui assis sur le siège près du chauffeur, "prends mon gun dans le dash, je vais montrer à ce petit baveux, qu'on peut aussi tirer". Alors, je leur ai donné un temps de comptage jusqu'à dix pour s'en aller et posément, j'ai commencé à compter. La première réaction a été de rigoler. À cinq, une discussion rapide et à voix basse se fit entre eux. À sept, j'ai actionné le chien du fusil. "Partons, il est assez fou pour tirer". La fermeture de deux portes se fit entendre et en

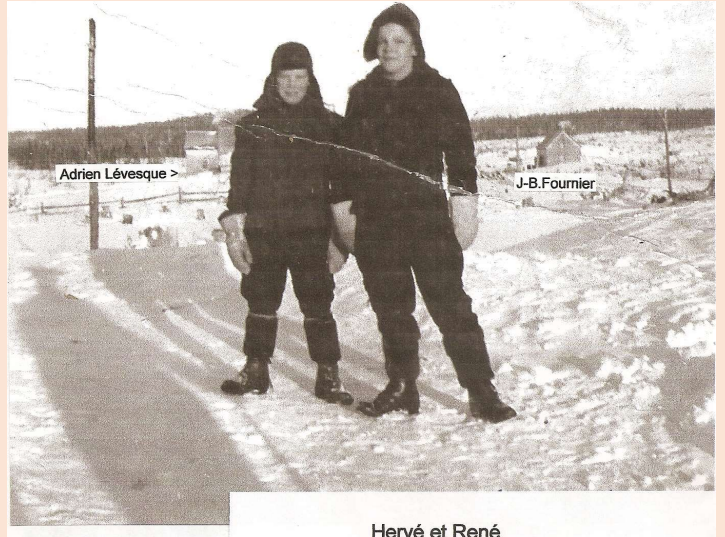
quelques secondes, ils étaient déjà loin. A ces quatre voyous, je peux dire qu'ils ont été chanceux ce soir-là. Évidemment, je n'avais pas l'intention de tirer sur eux mais assez près pour faire un déplacement d'air et quelques bruits de tôle.



Motel où ma mère a travaillé en arrivant à Montréal



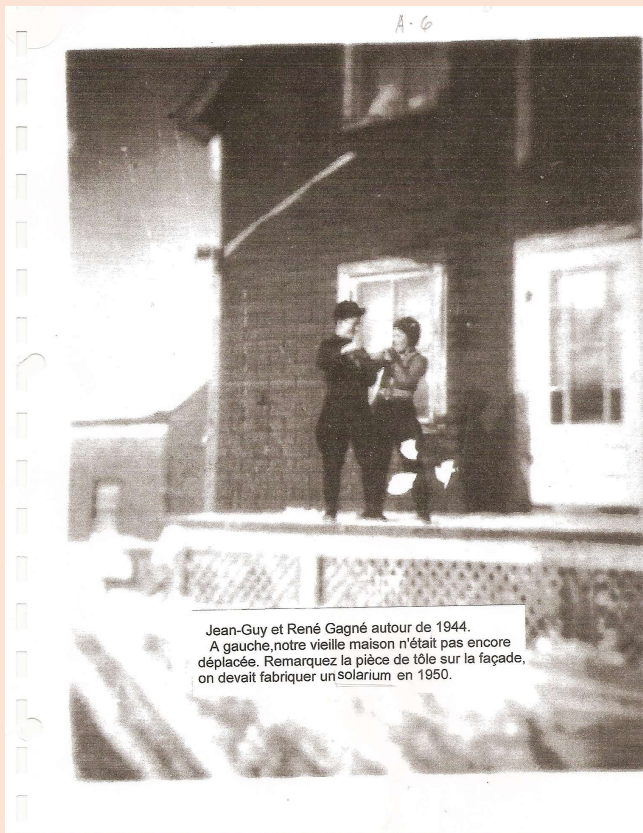
Jean-Guy René Hervé Glorian Hilaire



Adrien Lévesque >

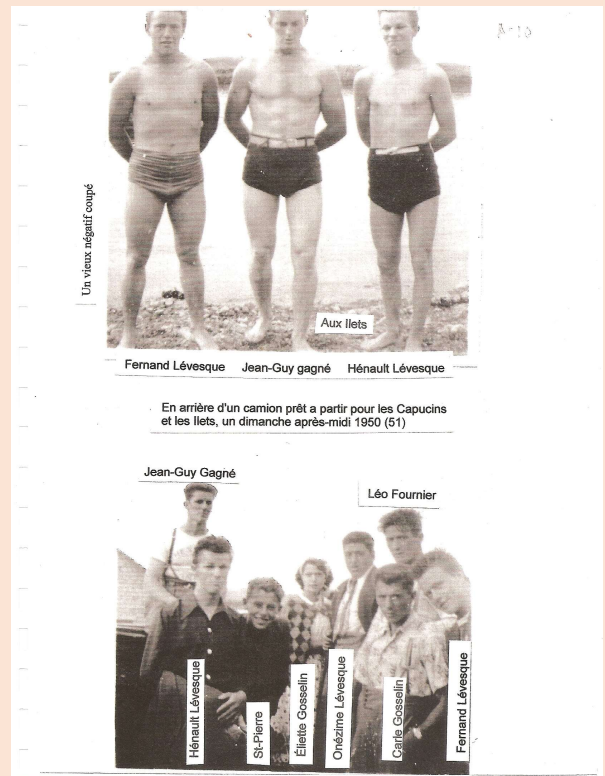
J-B.Fournier

Hervé et René



A-6

Jean-Guy et René Gagné autour de 1944.
A gauche, notre vieille maison n'était pas encore déplacée. Remarquez la pièce de tôle sur la façade, on devait fabriquer un solarium en 1950.



A-10

Un vieux négatif coupé

Aux îlets

Fernand Lévesque Jean-Guy Gagné Hénault Lévesque

En arrière d'un camion prêt à partir pour les Capucins et les îlets, un dimanche après-midi 1950 (51)

Jean-Guy Gagné

Léo Fournier

Hénault Lévesque

St-Pierre

Éliette Gosselin

Onésime Lévesque

Carle Gosselin

Fernand Lévesque

